Lydia Fantoni

Beauté sans exotisme : l’environnement dans « Le grand camouflage » et *L’Île des rêves écrasés*

**Introduction**

Dans « Le grand camouflage » de Suzanne Césaire et *L’Île des rêves écrasés* de Chantal Spitz, deux femmes francophones de couleur décrivent la nature de leurs propres îles en parlant de l’impérialisme français. L’essai de Césaire, une Martiniquaise, a été publié dans le journal anti-Vichy *Tropiques* en 1945, et *L’Île des rêves écrasés* est le roman qui, en 1991, a lancé la carrière littéraire de Spitz, une militante Mā’ohi et la première Tahitienne autochtone à être publiée. Il y a de grandes différences entre les deux textes, car dans « Le grand camouflage, » il s’agit de la turbulence à la fois naturelle et humaine des Antilles et de la création d’une nouvelle identité antillaise tandis que *L’Île des rêves écrasés* raconte l’histoire fictive d’une famille tahitienne pendant trois générations qui souffre à cause des Français, surtout avec l’installation d’un centre nucléaire sur leur *motu[[1]](#footnote-1)1*. Cependant, la comparaison de ces deux textes a révélé une similarité : en décrivant leurs îles avec des points de vue différents de ceux des Français, les deux auteures combattent l’exotisme[[2]](#footnote-2)2 européen et figurativement prennent contrôle de leurs terres. Mais si les deux écrivaines résistent à l’exotisme de leurs îles, elles le font de manières différentes ; Césaire souligne l’instabilité des Antilles pour réfuter l’image de la Caraïbe comme paradis, et Spitz insiste sur la beauté des îles polynésiennes et sur la connexion profonde entre les Mā’ohi et leur Terre pour montrer comment les Français, les fournisseurs prétendus de la civilisation, ont endommagé la connexion et l’équilibre entre les Mā’ohi et leur terre.

**Lucidité totale**

Dans « Le grand camouflage, »[[3]](#footnote-3)3 Césaire dévoile le côté instable et troublant de son île, le côté qui est masqué par le paysage tropical. Elle commence son essai en décrivant la beauté des Antilles : « Il y a plaquées contre les îles, les belles lames vertes de l’eau et du silence. Il y a la pureté du sel autour des Caraïbes. Il y a sous mes yeux la jolie place de Pétionville, plantée de pins et d’hibiscus. Il y a mon île, la Martinique et son frais collier de nuages soufflés par la Pelée » (LGC 84). Or le ton de ce premier paragraphe change soudainement avec l’introduction de « l’absence d’équilibre des îles, » ce qui est exemplifié par la mort inattendue d’un cheval et l’arrivée d’un cyclone puissant (LGC 84). Cette juxtaposition de la beauté et du déséquilibre de la nature antillaise continue jusqu’à la fin de l’essai, où Césaire décrit « le grand jeu de cache-cache, » dans lequel les fleurs, l’océan, et le ciel camouflent la turbulence de la Caraïbe, qui est caractérisée par des mots comme « faims, » « peurs, » « haines, » et « férocité » (LGC 94). Ces aspects instables et laids des Antilles contrastent directement avec « la beauté du paysage tropical [qui] monte à la tête des poètes qui passent » (LGC 93). Dans cette citation, Césaire fait référence aux poètes surréalistes fuyant l’Europe et s’installant en Martinique pendant la Deuxième Guerre Mondiale. Charmés — et aveuglés — par la beauté insulaire, ils emploient un peu d’exotisme en ignorant les problèmes régionaux, et Césaire suggère qu’ils ne voient qu’un côté des Antilles.

S’il existe une tension naturelle entre la beauté et l’instabilité, la même tension fait partie du vécu quotidien et historique des Antillais. Les colons les considèrent comme des menaces à craindre, car ces Antillais métis sont leurs enfants illégitimes qui à la fois font et ne font pas partie de leur race et de leur civilisation, mais en même temps, ils trouvent les Antillaises « charmantes » (LGC 90). Malgré la « civilisation » et le charme des Antillais, les Européens décident qu’il faut toujours « gouverner ces peuples *turbulents* » (LGC 90, nos italiques). Le champ lexical d’instabilité et de tumulte qu’emploie Césaire crée donc un parallèle direct entre le chaos environnemental et sociétal des Caraïbes. De plus, Césaire rappelle le déséquilibre identitaire, historique, et géographique des Antillais en notant que l’Antillais « ne peut pas accepter sa négritude, » mais, en même temps, « il ne peut pas se blanchir » (LGC 91). Cette confusion ethnique montre à quel point les Antillais ont des difficultés à déterminer leur identité et à trouver une communauté à laquelle ils appartiennent. Donc, selon Césaire, l’expérience antillaise est une de turbulence, non seulement au niveau environnemental, mais aussi au niveau sociétal.

Même au-delà de cette instabilité identitaire, la violence des îles « est une métaphore du désir de libération des Antillais dont la condition aliénée est camouflée par la ‘‘beauté intolérable’’ de la nature » (Sourieau 76). Aux Antilles pousse, en effet, « une invisible végétation de désirs » y compris le désir de la liberté, de la terre, et de la danse, ce qui produit les « fruits impatients de la Révolution » chez les travailleurs noirs (LGC 92). Donc, si les Antillais sont « turbulents, » ce n’est pas parce qu’ils sont des sauvages violents ; cette turbulence résulte des désirs pour la liberté et la patrie, des désirs qu’on trouve aussi dans les pays « civilisés » comme la France. En incluant les désirs des travailleurs noirs, Césaire encourage ses lecteurs à examiner les Caraïbes et la situation compliquée des insulaires plus attentivement, dépassant l’exotisme, un point de vue qui réduit les peuples d’une culture différente comme essentiellement inférieur, et les jugements simples.

Il faut noter que Césaire ne sépare pas la violence de la beauté. Par exemple, le cyclone dans le second paragraphe a une « belle queue » ; les cigales chantent joyeusement jusqu’à ce qu’ils se suicident ; et on peut voir « sur le très beau visage antillais, ses tourments intérieurs » (LGC 84-85, 87). Il y a donc de la beauté dans la turbulence, et des tourments dans la beauté. C’est pourquoi, pour comprendre les Antilles, il faut une « lucidité totale, » c’est-à-dire une perspective qui montre la beauté extérieure des îles *et* leurs instabilités et tourments aussi. Si on voit les Antilles (et les Antillais) avec un regard unidimensionnel — en observant les îles d’en haut, comme dans l’exemple qu’utilise Césaire — on peut noter « leur vraie dimension de coquillages », mais on ne voit pas les « femmes-colibris, [les] femmes-fleurs tropicales, [les] femmes aux quatre races et aux douzaines de sang » (LGC 86). De même, les poètes européens, enchantés par la beauté idyllique de la Caraïbe, ne voit que l’extérieur de la région, montrant « an ignorance of its historical, cultural, linguistic, and indeed geological plurality and tensions » (Rabbitt 128). Encore une fois, en basant sa description des Antilles dans une lumière réaliste qui révèle à la fois leur beauté et leur instabilité, Césaire résiste à l’exotisme et au mythe des Antilles comme paradis.

Finalement, l’insistance de Césaire sur une « lucidité totale » commence une nouvelle conception des Antilles et des Antillais. Selon Kara Rabbitt, « Le grand camouflage » a lancé « the creation of a new, incendiary Caribbean poetics that embraces instability, refuses exoticism, and builds toward dynamic interrelations among diverse peoples » (129). Elle prétend que « Césaire builds from meterological and geological representations of the area’s tensions […] to explore its underlying violence and complexity. Rather than creating a false permanency upon which to build a myth of national identity, Suzanne Césaire thus posits a selfhood which functions in instability » (Rabbitt 124). En fait, cette notion de « selfhood which functions in instability » reste toujours utile et informative pour étudier les Caraïbes aujourd’hui. Par exemple, selon le savant Antonio Benítez Rojo, à cause en partie de la « historiographic turbulence », « ethnological and linguistic clamor », et « generalized instability of vertigo and hurricane », les Caraïbes ne forment pas une région centralisée autour d’un point ; l’endroit est un « meta-archipelago » qui est décentralisé comme un rhizome (3-4). Autrement dit, Rojo, à l’instar de Césaire, situe l’identité caribéenne dans l’instabilité — notamment l’instabilité historique, géographique et environnementale — et non pas dans un système binaire. En effet, « Suzanne Césaire est l’une des premières voix à rejeter la stérilité et la rigidité de la pensée dualiste — Blanc/Noir, maître/esclave, individuel/collectif, corps/esprit — et à affirmer la fertilité créative de la réalité multiculturelle des Antilles », et le fait que ses idées sont évoquées aujourd’hui témoigne de sa prévoyance (Sourieau 77). En montrant la complexité des Antilles et des Antillais, Césaire réfute les mythes simplistes de l’exotisme, et en donnant à son peuple une façon de s’identifier, elle redéfinit ce qu’être Antillais signifie.

**Instabilité et idéalisation**

Tandis que Césaire compare la turbulence environnementale à la turbulence sociétale, dans *L’Île des rêves écrasés*, Spitz réfute l’exotisme et l’orientalisme en soulignant la connexion directe entre les Mā’ohi et leur environnement. Contrairement au cas du travailleur dans l’essai de Césaire pour qui « la terre martiniquaise » est en même temps « sa terre qui ne lui appartient pas et *est* cependant sa terre », la terre pour les Mā’ohi est vraiment « leur Terre, » comme Spitz l’écrit (LGC 92). La terre est importante pour l’identité de ces deux insulaires, mais elle l’est des manières complètement différentes ; l’Antillais, amené par la force aux Antilles pour le travail forcé et l’esclavage, a une relation compliquée avec son héritage ethnique et sa nouvelle terre, mais le Mā’ohi, indigène de ses îles pendant des siècles, entretient une relation profonde et intime avec sa Terre. Donc, tandis que Césaire combat l’exotisme en soulignant la violence et l’instabilité des Antilles, on peut accuser Spitz, qui répète le thème d’unité entre les Mā’ohi et leur terre, d’idéaliser les îles polynésiennes. Parce que Spitz caractérise la plage comme un endroit de conflit et de confusion dans ses œuvres ultérieures, il est possible qu’elle ait choisi intentionnellement d’idéaliser la Polynésie avant l’arrivée des Européens pour souligner la destruction irréversible non seulement sanitaire ou sociétale, mais aussi environnementale qu’ils ont causée. Juste les dommages sanitaires de cette triple tragédie, qui sont toujours en cours de découverte, sont déjà affreux : « Thyroid, throat and lung cancers, as well as cases of leukaemia and lymphoma and bone and muscle conditions linked to strontium and caesium poisoning, remain prevalent across the islands » (Henley). De plus, parce que, généralement, chaque Mā’ohi dans le roman a une relation très profonde avec sa Terre, qui fait une grande partie de son identité, la destruction du motu devient beaucoup plus qu’un désastre environnemental ; c’est aussi la perte d’une partie de l’âme mā’ohi. Donc, en idéalisant la connexion entre la nature et les hommes avant le contact européen, Spitz insiste sur la destruction physique mais aussi culturelle du Tahiti.

**Union de l’homme à la terre et union de la terre à l’homme**

Si on peut dire que Spitz idéalise les îles polynésiennes, il faut aussi clarifier qu’elle n’utilise pas de clichés associés avec l’orientalisme ou l’exotisme. Jean Anderson note que Spitz ne parle pas beaucoup de la plage dans ce roman et propose que ce manque d’images stéréotypées par les Européens résiste en lui-même « the western perception of French Polynesia, of Tahiti in particular », qui était popularisée dans la littérature française et par des peintres comme Gauguin (9). Selon Anderson, la représentation de la plage dans le roman — quand elle est mentionnée — indique un lieu « meditative and sacred », « healing and contemplative », « sublime and even ineffable » (7). C’est un argument convaincant parce que les personnages Mā’ohi se promènent ou s’assoient face à « la mer nourricière » dans les moments intimes où ils sont vulnérables, passionnés, ou troublés. Par exemple, Tematua va à la plage « chaque fois qu’il sent ses entrailles nager dans l’angoisse » (Spitz 68).[[4]](#footnote-4)\* Emere, tombant amoureuse de Tematua et du motu à la fois, « sent ses blessures profondes se diluer » quand elle est à Maeva (Spitz 52). Même Eritapeta, le personnage qui se sent le moins « Mā’ohi » de la famille de Tematua, passe des « heures de solitude sur la plage » en fuyant sa douleur (Spitz 82).

Mais la plage n’est pas seulement un endroit pour se guérir ou se revigorer ; c’est un endroit de vulnérabilité, d’intimité, et de spiritualité. À la plage, les personnages peuvent partager leurs sentiments honnêtement, comme Terii et Tetiare le font après avoir reçu la nouvelle de l’installation du centre nucléaire (Spitz 95-96). De plus, selon Anderson, même si les plages tahitiennes sont associées avec l’intimité sexuelle, « nothing could be further from the western ‘‘holiday fling’’ » (7). Au contraire, pour Tematua et Emere, l’aspect érotique de la plage représente quelque chose au-delà d’eux, quelque chose qui les rappelle des « origins of humanity and […] the mythical origins of the universe itself », les connectant à leurs ancêtres et à leurs divinités (Anderson 7). En effet, même sans l’amour érotique, il y a un élément de solennité associé avec la plage, particulièrement avec « cet océan que de tout temps ont aimé et respecté les *Mā’ohi*» (Spitz 36). Le sable du lieu de naissance a aussi une importance spécifique pour les Mā’ohi, car il les connecte à leurs ancêtres. C’est pour cette raison que Tematua et Terii amènent du sable du motu quand ils le quittent et que les Mā’ohi mettent du sable sur les tombes des morts (Anderson 8). Dans ces exemples, ce qui est important n’est pas la beauté de la plage, mais plutôt la connexion entre les personnages, la plage, et le réseau spirituel.

Bien qu’il y ait un élément de solennité dans la représentation de la nature dans le roman, l’environnement est aussi présenté comme quelque chose de familier. Comme le dit Lambert Barthélémy, « l’évocation de la nature […] parait se faire à partir d’un angle plus ‘‘intimiste’’ que spectaculaire, comme si l’espace ne renvoyait pas à une expérience de l’altérité, mais de la *proximité*; pas du sublime, mais de l’accoutumé ; pas de l’extériorité radicale, mais de l’appartenance du sujet à la terre » (269). Si on synthétise l’argument d’Anderson et celui de Barthélémy, on voit que les Mā’ohi trouvent le spirituel ou le sublime dans les activités quotidiennes. Par exemple, c’est en faisant la plantation et la pêche que Tematua montre son amour pour la terre-mer, et c’est l’amour que Tematua et Emere ont l’un pour l’autre mais aussi pour leur Terre qui les aide à prospérer, malgré les défis dans leurs vies.

Cette relation avec la nature fait partie de l’« Union de l’homme à la terre » et de l’« union de la terre à l’homme », des unions symbiotiques et de toujours qui sont symbolisées par la tradition de l’enterrement du placenta d’un bébé nouveau-né (Spitz 31). Barthélémy approfondit l’idée de ces unions hommes-terre en expliquant que les Mā’ohi se considèrent comme partie de « la communauté des êtres de nature, plutôt que celle des hommes, » car « celle des hommes » fait partie du « cadre de celle des êtres de nature » (270). Cette perspective explique pourquoi, dans le roman, la nature est souvent personnalisée ; l’environnement soi-même est un sujet qui peut agir et qui mérite le même respect qu’on donnerait à un être humain. Un exemple de la personnification de la nature vient quand seulement cinq hommes retournent au motu de la guerre en Europe : « Après voir [*sic]* laissé le soleil fêter le retour des fils, les nuages se regroupent pour pleurer avec le village la perte de douze des leurs, morts pour cette mère patrie inconnue » (Spitz 42). En outre, la lamentation d’Emere pour sa Terre présente un autre exemple de la personnification de l’environnement :

« Maeva éternelle,

Aujourd’hui nous te perdons

Te prostituant à l’étranger » (Spitz 89).

Cette perspective, ce qui est unique aux Mā’ohi, souligne l’inter-connectivité qu’ils entretiennent avec la nature et montre la complexité de leur monde avant l’arrivée des Européens, qui ne respectent ni les Mā’ohi ni leur Terre et qui détruit la connexion entre ces deux groupes avec les tests nucléaires.

**Deux points de vue incompatibles**

L’insistance de Spitz sur cette connexion Mā’ohi-environnement sert aussi à montrer les deux points de vue conflictuels entre les Mā’ohi et les Européens. Par exemple, Emere, qui a grandi la moitié du temps avec son père anglais, accepte une maison « style colonial » qu’il lui offre comme cadeau de mariage, mais Tematua, qui a grandi au motu ne comprend pas « comment on peut manger, dormir et se baigner dans la même maison, avec tous ces murs, ces rideaux aux portes et aux fenêtres qui empêchent la lumière et l’air de circuler librement, qui coupent les gens du monde, les enfermant dans une espèce de jolie boîte vitrée, sans esprit et sans vie » (Spitz 66). Tandis que Tematua et les Mā’ohi préfèrent habiter en unité avec l’environnement, pour les personnages européens, la terre polynésienne ne semble être plus que quelque chose à posséder ou quelque chose qui peut les aider à gagner de l’argent ou du pouvoir.

Bien sûr, la destruction du motu par les tests nucléaires est la preuve ultime de cette perspective, mais les règles imposées par les Européens témoignent aussi de la séparation entre eux et l’environnement insulaire. Pendant que les Mā’ohi profitent de leurs ressources naturelles, les Européens décident de ne pas boire de l’eau locale, sortir en plein soleil, ou se baigner dans l’océan seule (Spitz 108). Bien que ces règles soient assez logiques, elles montrent aussi que les Européens ne voient que les aspects mauvais de la nature polynésienne. De plus, la connexion profonde des Mā’ohi avec la terre est perdue pour les ingénieurs européens qui conseille à Laura de ne pas « s’aventurer seule sur la plage ou dans la cocoteraie du côté des baraquements des ouvriers indigènes », car « on ne peut pas savoir exactement la dose de sauvagerie qui reste en eux malgré les bienfaits de la civilisation » (Spitz 108). Pour les personnages européens au motu, la plage est soit un paradis de vacances, soit un endroit dangereux pour les femmes blanches. En comparant la relation que les personnages Mā’ohi entretiennent avec l’environnement contre le point de vue orientaliste des personnages français, Spitz montre la profondeur de la culture mā’ohi (réfutant les stéréotypes des Mā’ohi qui habitent en « sauvagerie ») et donne une voix et une représentation authentique à son peuple.

Spitz contraste directement la vision du monde des Mā’ohi à l’orientalisme européen en répétant l’idée orientaliste que Tahiti et les Tahitiens sont beaux mais dangereux et qu’ils ont besoin d’être civilisés par les Européens. Au début du livre, les colonisateurs français se pensent « en enfer » et en danger de tentation à cause de la beauté et de la fertilité des îles — et des insulaires.[[5]](#footnote-5)5 L’opinion des Français que les Mā’ohi sont un peuple séduisant mais dangereux est orientaliste, car un des thèmes orientalistes le plus commun est « the motif of the Orient as insinuating danger » parce que, selon ce point de vue, la rationalité européenne « is undermined by Eastern excesses, those mysteriously attractive opposites to what seem to be normal values » (Said 57). De plus, quand les colons ont subjugué les Mā’ohi et leur terre, ils agissaient avec une perspective orientaliste dans laquelle « Europe is powerful and articulate » tandis que « Asia [ici, Tahiti] is defeated and distant » (Said 57). La plupart du temps, la Polynésie est une pensée après coup distante pour les Français, sauf quand ils ont besoin des hommes pour la guerre ou pour un site de centre nucléaire. En outre, en considérant les Mā’ohi comme des sauvages, ils pensent de Tahiti « as inviting the West to control, contain, and otherwise govern (through superior knowledge and accomodating power) the Other », c’est-à-dire, comme invitant les Européens à « civiliser » les Tahitiens « sauvages », et c’est pour cette raison que les Français ont envahi la Terre des Tahitiens et « ont cru les posséder » (Said 48 ; Spitz 20).

Les personnages européens pourraient se défaire des opinions orientalistes et apprendre à aimer et respecter les Mā’ohi, comme le font Emere et Laura, mais le rêve de marier les meilleures parties de chaque culture meurt avec l’implantation du centre nucléaire à Maeva, car le centre signale très clairement que la culture occidentale oppose et domine la culture Mā’ohi. L’orientalisme reste la vision du monde dominante en Europe, et le résultat est catastrophique pour les Mā’ohi. Vingt ans après l’installation du centre nucléaire, Tahiti est transformée par la culture européenne : « Des routes goudronnées ont envahi l’île », et « Des immeubles aux étages de plus en plus nombreux ont remplacé les petites maisons et les antiques boutiques de commerçants » (Spitz 171). L’image de la plage comme espace mythique et contemplatif contraste directement avec les images de la plage comme paradis touristique (image exotique européenne) et comme destination pour gagner de l’argent grâce aux touristes en vacances, comme on voit après la modernisation européenne. Or, même si Tahiti est profanée par les Européens, le rêve n’est pas totalement mort. Maintenant le rêve de Terii et de Tetiare est de créer un monde qui représente leur pays d’ethnicité métisse où la culture européenne et la culture mā’ohi sont respectés également ; c’est « un projet de (re)construction du monde basée sur le désancrage des constructions occidentales d’objets » et un projet qui lutte contre l’exotisme en mettant la culture tahitienne traditionnelle en valeur (Barthélémy 277). La promesse de ce rêve, comme le roman lui-même, fournit les Mā’ohi avec un espoir pour une restauration de l’identité qui a été détruite avec l’installation du centre nucléaire.

**Conclusion**

Césaire et Spitz, écrivant sur le rôle que l’environnement joue dans la formation des identités de leurs peuples respectives, contestent l’exotisme de leurs îles en démontrant les complexités ignorées par les Français. Chacune, Césaire en rappelant l’instabilité des Antilles et Spitz en soulignant l’harmonie entre les Mā’ohi et leur environnement avant l’arrivée des Européens, invite ses lecteurs à reconsidérer leurs opinions et à examiner les cultures différentes sous un nouvel angle. De plus, chacune donne une voix, une représentation authentique, et une identité à son peuple. Actuellement, malgré la diversité de la Francophonie, les œuvres écrits par des hommes européens dominent le domaine de la littérature française, donc ces deux œuvres — écrits par des femmes de couleurs qui expriment leur expérience avec l’impérialisme français — ajoutent de nouvelles perspectives au domaine. En outre, comme les effets de la colonisation sont toujours présents, les voix des victimes restent très importantes et méritent d’être entendues.

Bibliographie

Anderson, Jean. “The Other Side of the Postcard: Rewriting the Exotic Beach in Works by Titaua Peu, Chantal Spitz (Tahiti) and Nathacha Appanah (Mauritius).” *Dalhousie French Studies*, vol. 94, 2011, pp. 5–12., www.jstor.org/stable/41705579.

Barthélémy, Lambert. « Communauté et environnement dans la fiction océanienne contemporaine (Pêle-Mêle sur quelques récits d'Albert Wendt, Alexis Wright, Patricia Grace, Chantal Spitz et Déwé Gorodé).” *Canadian Review of Comparative Literature / Revue Canadienne De Littérature Comparée*, vol. 44, no. 2, June 2017, pp. 268–281., doi:10.1353/crc.2017.0022.

Henley, Jon. “France Has Underestimated Impact of Nuclear Tests in French Polynesia, Research Finds.” *The Guardian*, Guardian News and Media, 9 Mar. 2021, www.theguardian.com/world/2021/mar/09/france-has-underestimated-impact-of-nuclear-tests-in-french-polynesia-research-finds.

Knellwolf, Christa. “Exoticism.” *Encyclopedia.com*, www.encyclopedia.com/social-sciences/applied-and-social-sciences-magazines/exoticism.

« Le grand camouflage. » *Le grand camouflage : Écrits de dissidence (1941-1945)*, by Césaire, Suzanne and Daniel Maximin, Éditions du Seuil, 2015, pp. 84–94.

Rabbitt, Kara M. “The Geography of Identity in Suzanne Césaire's ‘Le Grand Camouflage.’” *Research in African Literatures*, vol. 39, no. 3, 2008, pp. 121–131., doi:10.2979/ral.2008.39.3.121.

Rojo, Antonio Benítez. “The Repeating Island.” *The Repeating Island: the Caribbean and the Postmodern Perspective*, Duke Univ. Press, 2006, pp. 1–29.

Said, Edward W. *Orientalism*. First Vintage Books Edition, 1979.

Sourieau, Marie-Agnès. “Suzanne Césaire et *Tropiques* : de la poésie cannibale à une poétique créole.” *The French Review*, vol. 68, no. 1, Oct. 1994, pp. 69–78.

Spitz, Chantal T. *L'île des rêves écrasés : Roman*. Au Vent Des Îles Éditions, 2015.

1. 1 *Motu:* îlot (Spitz 186) [↑](#footnote-ref-1)
2. 2 *Exotisme:* J’utilise ce terme en pensant à cet extrait d‘Encyclopedia.com : The term *exoticism* describes a cultural phenomenon that projects Western fantasies about profound cultural differences. It adopts a cultural perspective that is firmly entrenched in the conventions and belief systems of Western civilization and therefore constructs the East as the archetypical location of otherness. […] Notions of the exotic are associated with the lush vegetation of the tropics, geographically positioned between the Tropics of Capricorn and Cancer. They conjure up ideas of a bountiful nature, fertility, and uninhibited sexuality (Knellwolf). [↑](#footnote-ref-2)
3. 3 « Le grand camouflage » sera abrégé comme “LGC” à partir de maintenant. [↑](#footnote-ref-3)
4. \* D’autres exemples se trouvent aux pages 35, 43, 53, et 139. [↑](#footnote-ref-4)
5. 5 Voir Spitz 21 pour un exemple spécifique [↑](#footnote-ref-5)